

Charles-François Landry

19 mars 1909	Naissance de Charles-François Landry à Lausanne. Son père est neuchâtelois, sa mère vaudoise. Deux sœurs.
1919-1927	Études au collège classique et cantonal de Lausanne. Il lit avec avidité Alain-Fournier, Gide et Albert Salamin, et fonde une revue étudiante, <i>L'Œuvre</i> .
1929	Landry part de Lausanne pour le sud de la France. Séjours à Villeneuve-lès-Avignon, Nîmes (où il terminera ses études), Aix-en-Provence. Il débute dans les lettres par un recueil de poèmes, <i>Imagerie</i> .
1930	Landry fait la connaissance d'Yvette Benoît, qu'il épousera.
Novembre 1931- printemps 1932	Premier séjour à Paris.
Octobre 1932	Mariage avec Y. Benoît.
Février 1933- mars 1934	Deuxième séjour à Paris. Difficultés financières, liées à la grande crise de l'emploi, à la suite des événements de 1929.
Mars 1934- octobre 1935	Pougnadoresse, à quinze kilomètres d'Uzès, dans le moulin Mercier.
Octobre 1934	Naissance de Claire.
Octobre 1935- février 1936	Atteint de pleurésie, Landry est soigné à l'hôpital d'Uzès.
Mars 1936	Pneumothorax, pratiqué en Suisse. L'industriel et ami des écrivains et des artistes, H.-L. Mermod, en prend la charge.
Été 1936- juillet 1940	Retour à Uzès, où il est admirablement soigné par le docteur Villaret.
Automne 1938	Thoracoplastie, effectuée en Suisse.
Printemps 1939	C.-F. Landry prononce, en Suisse, une série de conférences sur « La campagne française ».
1940	Après l'armistice, Landry retourne en Suisse. La période provençale de sa vie s'achève dans le

bruit des bottes et en compagnie de la maladie qui ne le laissera plus en repos.

Mais quelques consolations littéraires adoucissent cette vie mouvementée: *Diégo* obtient quatre voix au Goncourt, une nouvelle, *Coupe du monde*, est récompensée par le prix de la Revue suisse romande et Landry reçoit le prix Schiller (qu'il aura à nouveau en 1944 et 1947).

- Printemps 1941 Le divorce est prononcé entre C.-F. Landry et Y. Benoît. Landry propose de lui acheter la Tour Négroponte à Saint-Siffret (proche d'Uzès), où elle aurait vécu en compagnie d'un chat et d'un géranium!
- 1942 Second mariage, avec Isabelle Gaudin.
- 1943 Prix de La Guilde du livre. Dans la revue *Confluences*, Landry publie un important article sur les problèmes du roman et du romancier.
- 1947 Grand prix littéraire de la Littérature rhodanienne.
- 1949 Naissance de Philippe, dit Pompon.
- 1951 Prix Veillon pour *La Devinaize*, un de ses plus attachants romans.
- 1952 Landry s'installe au château de Glérolles, où il habitera jusqu'à sa mort.
- 1954 Grand prix du roman des Amitiés françaises, qu'il partage avec Gilbert Cesbron.
- 1959 Prix Chatrian.
- 1960 Grand prix C. F. Ramuz.
- 1968 Prix mondial Paul Gilson, pour *Mon pauvre frère Judas*, oratorio radiophonique. Landry est atteint de la maladie de Parkinson et doit être hospitalisé. Il ressortira très affaibli physiquement, et le docteur Fernand Cardis, qui l'a patiemment soigné, lui prescrit un excellent remède: écrire.
- 23 février 1973 Landry – on ne dit plus Charles-François Landry – meurt à l'hôpital de Vevey où il avait été transporté à la suite d'un malaise.

(Source: *Diégo*.

Le Mont-sur-Lausanne: Éditions Ouverture, 1993)

Charles-François Landry

Cassien

{suite au *Mas-Méjac*}

roman



Cet emblème représentait la devise de C.-F. Landry



camPoche

Cassien
{suite au *Mas-Méjac*}
a paru en édition originale
à Lausanne, aux éditions de La Guilde du livre, en 1945

L'édition de référence, pour cet ouvrage,
a paru aux Éditions Rencontre, à Lausanne, en 1970

Cassien,
{suite au *Mas-Méjac*},
trois cent soixante-cinquième ouvrage publié
par Bernard Campiche Éditeur,
le soixante-dix-septième de la collection camPoche,
a été réalisé avec la collaboration de Philippe Landry
et de Janine Goumaz
Couverture et mise en pages : Bernard Campiche
Photogravure : Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly
Impression et reliure : Imprimerie La Source d'Or,
à Clermont-Ferrand
(Ouvrage imprimé en France)

ISBN 978-2-88241-403-8
Tous droits réservés
© 2016 Bernard Campiche Éditeur
Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe
www.campiche.ch

ARGUMENT

AUBAINNE, Cassien, Mourette composaient dans *Le Mas-Méjac* ce couple où l'on est trois, bien connu des moralistes et des groupements en faveur de la bonne lecture, il paraissait donc bien vraiment que ce livre serait immoral.

Mais il comportait une suite, et donc une morale. Dans la vie, il n'est que d'attendre : les méchants sont toujours punis ; les uns meurent ruinés, les autres demeurent fortunés jusqu'à la fin (c'est leur punition, et paraît-il, elle est terrible).

Pour les pauvres gens, les morales sont moins raffinées : leurs actes les suivent. S'ils ont semé le vent, ils récoltent la tempête. On verra dans ce livre-ci que rien ne s'arrange jamais ; les bons deviennent meilleurs, les mauvais deviennent pires.

Qui étaient les bons ? Qui les mauvais ?

J'aimerais que l'on devinât, au cours de lectures, combien ce livre était commandé impérieusement ; par moments, il me paraît à moi qu'il est moins la suite du *Mas-Méjac* que *Le Mas-Méjac* n'en était le prologue.

C.-F. L.

I

LE PETIT naquit en mai, qui était garçon. Cassien entendit au fond de lui sonner ce mot : « Garçon » ! N'était-ce pas un avertissement du destin ?

Mourette avait bien fait les choses. La dernière semaine avant les couches d'Aubainne, une femme du Plateau de l'Escrimac était venue, qui vivait de faire la matrone. Quand Mourette fut la chercher il joua son rôle d'amuseur de foire, mais la vieille grommela :

« Je sais, je sais... Pas besoin de pantiner ! Tout se sait ! cependant je viendrai. »

Mourette n'en demandait guère davantage. Il connaissait de longtemps les humains. À le gronder cette femme faisait son jeu : les gens qui ont commencé par vous soumettre sont tout fiers d'eux-mêmes. Commander, c'est le désir secret de beaucoup. Mourette le savait. Il se laissait donc gourmander docilement, sachant aussi que les gens se tiennent rarement à la hauteur de leur attitude première. Honteux d'avoir bousculé un humain, ils s'adoucissent dans leur facile victoire. C'est le moment d'en profiter.

Mourette aurait craint une femme qui n'aurait rien dit. Celle-ci, fâchée d'avoir parlé trop sèchement, se montra conciliante dans les faits.

Que demandait Mourette? Que cette femme vienne. Pour le reste... la considération des gens coûte trop cher, disait-il. Méprisé, il prenait des revanches secrètes.

Il s'amusa de voir cette vieille, au Mas-Méjac, donner du soin à Aubainne. Ils avaient fait contrat pour douze jours après couches: la vieille demeura trois semaines, sans demander rien de surplus.

Elle regardait les deux hommes derrière ses lunettes de fer; elle pinçait la bouche, et serrait contre elle son fichu noir.

Chose curieuse, elle en vint vite à préférer Mourette. C'est qu'il se donnait quelque peine. Il était aussi le plus naturel; tandis que Cassien regardait en dessous, et si malheureux qu'il attirait la mauvaise humeur d'autrui.

La vieille s'était bientôt fait une idée d'Aubainne; c'était une de ces idées de vieille femme, que rien ne saurait ébranler, quand bien même la foudre tomberait du ciel: Aubainne, malheureuse victime de la tyrannie des hommes, faible femme, devait avoir peu de jugement. Les hommes sont des malins!

Aubainne devina bien vite ce que pensait la vieille, et Mourette eut une raison de plus de rire dans sa barbe: Aubainne fut par jeu, durant ces trois semaines, une pauvre femme, sans grand jugement, et selon les vœux de la bonne vieille.

Et puis, un beau jour, la vieille s'en alla, qui, son petit baluchon dans la main, se penchait encore sur le berceau de bois, en faisant avec la bouche de curieux bruits: «Kiss-kiss-kiss-ti-ti-atha-ata-ta! ata!»... qui agacent les hommes mais tirent

d'enfançons encore tout bêtounets de mystérieux sourires à peine esquissés.

Quand Cassien se trouva seul avec Aubainne, pour la première fois, il comprit que, jusqu'alors tout le reste avait été amusettes et faciles arrangements. Il le comprit, avec ce douloureux pouvoir de prévoyance qui était en lui.

— Tu ne me dis rien? demanda Aubainne.

Il la regarda. Ce fut toute sa réponse. Un regard ni lourd ni léger. Un de ces regards qui viennent du tréfonds de l'être. Il y avait de tout dans ce regard, mais encore, avant tout, de l'envie.

« Si tu pouvais savoir, disaient ces yeux, combien je t'envie. Tu as encore – pour combien de temps? – cette inconscience native, que rien ne parvient plus dans la suite à remplacer, une fois qu'elle s'est perdue. Où je me forge des raisons, toi, c'est bien simple, tu n'as pas de réponse à donner, puisque tu ne te poses pas de question. Tu voudrais que je parle? Et de quoi? Que dirais-je? Et surtout que sert-il de dire? »

Ce fut peut-être ce jour-là qui marqua un changement.

Quand vient l'automne? au vingt et un de septembre? Pensez-vous! L'automne commence peut-être au début de juillet, quand une feuille jaune qui vient on ne sait d'où, traîne seule dans la poussière. Nous ne savons guère rien sur les saisons. La joie, comme la peine, prennent source loin avant de se nommer peine ou joie. Le printemps? mais aux plus mauvais jours de bise et de méchante pluie, en fin novembre, quand les dernières feuilles s'envolent

jusqu'à cent mètres de l'arbre, le printemps est déjà promis, chaque bourgeon en place, avec les grosses écailles. Le pire jour d'hiver n'y pourra rien : le printemps est là, promis, sans faute !

Aubainne regarda Cassien. Cassien avait son visage des grands jours de la souffrance, ce visage recueilli qui écoute quoi ? on ne sait pas, mais il écoute au fond de l'être des présages, la voix de celui qui ne saurait mourir, ce témoin secret de toute notre vie...

Cassien s'était à demi penché sur le berceau de bois qu'on posait partout, petite construction ancienne, à deux patins arrondis. Il regarda l'enfant qui dormait, tout ficelé de maillots, avec de curieux petits cheveux qu'il avait apportés en naissant. La vieille avait dit que ce poil foncé tomberait, mais il ne tombait pas. Le petit fermait les poings, comme ils font tous, très fortement.

Cassien se détourna et s'en alla.

Le mal était trop fort.

Avant qu'il eût tourné l'angle du Mas-Méjac il marchait d'un bon pas. Le chemin de terre montait doucement. De longs murs soutenaient des larges bandes de terre, sortes de pièces rectangulaires qui correspondent à une salmée de grains. Et comme le sol de montagne est pauvre, les cent soixante kilos de grains qu'on sème dans une pièce doivent être répandus plus épars. Si bien que ces pièces de terre appelées en patois *faïsses* étaient par nécessité d'un bon tiers plus longues que dans le Bas-Pays.

Cassien avait remis en état plusieurs de ces terres. Il savait que, dans les années qui allaient venir, il en exploiterait encore davantage. Son blé lui

arrivait à mi-jambe, mais les orges étaient hautes. Le printemps de montagne, qui vient tard, avait presque tout rattrapé, déjà. Une vie large et calme débordait de partout.

Cassien gagna le bois, entra, comme il l'eût fait autrefois quand il n'était qu'un *drole* voulant cacher sa démarche. Car à peine fut-il sous le couvert, qu'il obliqua deux fois sur sa droite et se retrouva bien vite sur la lisière du bois. Il s'assit alors presque sous une épine noire qui passait fleur et qui sentait maintenant cette odeur âcre du hanneton. Caché à qui viendrait du bois, caché à qui viendrait du pré, Cassien une fois encore regarda le Mas-Méjac.

Et s'il l'avait osé, il se serait pendu, là, pour que tout soit fini.

Mais il n'osa pas.

De plus, si forte que fût sa peine, un sentiment de *curiosité* l'accompagnait. Peut-être ce mot n'était-il pas exact, quoique proche la vérité. Curiosité : passion de connaître ; appétit de cette vie ; attente qu'elle prenne un sens. Tout cela s'agitait au fond de Cassien. Même une sorte d'ironique interrogation : sera-t-elle encore plus embrouillée, un jour ?

Cela ne paraissait guère possible, mais la vie est si canaille !

Cassien pensait aux derniers mois. Tant qu'Aubainne avait été grosse, le problème s'était montré simple. Trop simple ! Nous sommes trois, nous serons quatre !

Aujourd'hui, Cassien voyait la faute. Une femme n'attend jamais *un enfant*. Un enfant, cela ne veut rien dire, c'est un mot creux.

C'est pareillement faux, qu'un homme disant: je chasse *un gibier*. Cassien se souvenait d'avoir retiré sa mouche, quand il pêchait, parce que le poisson qui risquait de la happer n'était pas *le* poisson que lui Cassien voulait prendre. Une femme, donc, n'attend pas un enfant; elle attend de vous faire un garçon ou une fille. Souvent, quand les gens demandent: « Qu'espérez-vous? » la femme répond: « Nous *voulons* un garçon. » Surtout s'il est le premier. C'est pourquoi dans nos montagnes il y a souvent des aînés qui se prénomment Désiré. Tandis que les hommes disent d'une fille venue première: je l'aurais presque appelée Déception; à quoi les femmes qui ont quatre fils et qui voudraient une drolette pour être moins seules, si elles font encore un fils, grommellent: tu devrais t'appeler *Mau-vengu*.

Ainsi maintenant il n'y avait pas au Mas-Méjac Aubainne, Cassien, Mourette, et le petit, que Mourette venait de descendre inscrire sous les prénoms de Évariste-Amédée Mourette, non; il y avait Mourette, qui singeait le père attentif, Aubainne pour l'instant toute folle de son petitoû, Cassien qui sentait sa misère, et ce que les vieux appellent dans leur dur et précis langage: *un héritier*.

Ce mot terrible est aussi un mot de richesse.

Cassien, dans le court temps qu'il venait de marcher, avait senti tout le sens terrien du mot. Personne ne savait, personne n'aurait pu dire le nom de ceux qui avaient édifié ces murs, par centaines de mètres, qui soutenaient les pièces de terre. Cependant, ces gens d'autrefois, quand ils firent le premier

mur, ils pensèrent à tous ceux qui viendraient, à tous ces enfants tirés de leurs unions, qui continueraient l'œuvre au point exact où la mort du père l'interrompait. Pas d'arbre planté au hasard ; pas de fantaisie ; pas de bizarrerie permise. Mais non plus : pas d'arbre abattu sans réflexion. Le plus mauvais bougre, (Cassien ne savait pas si le Mas-Méjac était dès toujours un bien Lafarge, ou s'il était entré dans la famille par les femmes, voici seulement trois générations, si bien qu'il ne pouvait non plus donner de nom au mauvais bougre supposé) le plus méchant vieux – à ces âges où le chef de famille devient comme un sanglier – celui-là même n'avait pas coupé la forêt proche avec folie.

Chaque homme n'était, sur un bien, que l'ouvrier le plus responsable, le maillon qui unissait pour soixante années le passé et l'avenir.

Tout racontait cette longue suite de labeurs anonymes, cet œuvrement compté par siècle, cette domestication de la montagne patiemment domptée, changée, soumise. Tout racontait ces semailles de l'homme dans la femme, avec des bonheurs divers : celui qui n'avait eu qu'un enfant, durant toute sa vie, il avait laissé tomber des terres lointaines ; mais celui qui avait eu des hoirs, par six ou douze, ou quatorze, même ! celui-là, en quelques années, il avait été contraint de tout faire valoir. Et dès que les aînés avaient pu travailler leur pleine journée, pour nourrir ceux qui montaient, il avait fallu édifier d'autres murs, ouvrir d'autres terres, abattre d'autres buissons pour que le bétail trouvât pâture plus loin, puisqu'on mettait en culture des herbages.

Le Mas-Méjac racontait tout cela. Cassien savait que, le siècle plus tôt, les Lafarge avaient été une grande maisonnée, ici. Dans un bois jeune, il retrouvait des pans de murette noyés dans la feuille. Dans une combe, par-delà le bois châtaignier, se voyaient encore les traces de tout un système d'irrigation.

Et maintenant ?

Tous ces anciens avaient-ils travaillé, l'un suivant l'autre, pour qu'un jour vienne où le dernier fasse vivre ici une femme qui n'était pas sienne, un homme qui n'avait rien de l'homme, et ce petitoû, enfin... dont mieux eût valu ne pas avoir à parler ?

Quoi dire ? Aubainne n'avait jamais varié dans ses propos ; elle assurait que ce drole était de Cassien. *L'avait-elle jamais dit à table, devant l'autre ?* Qui sait, peut-être même lui disait-elle aussi, à ce Mourette, quand elle le voyait, qu'elle était sûre que le petit était sien ?

Les femmes... Ici, Cassien Lafarge s'arrêtait de monologuer, pour prendre conscience que ce qu'il allait dire était inspiré de Mourette. Ce sacré petit homme avait-il donc tant de vitalité, tant de force, qu'il s'imposât partout ?

Depuis qu'ils étaient au Mas, Cassien s'apercevait souvent qu'il empruntait à Mourette plus d'une expression. C'était déjà trop. Mais non content de cela, Cassien avait pris de Mourette toutes sortes de tournures d'esprit qui flattent dans l'être un maudit fond tout prêt à les recevoir.

Mourette disait quand il aidait Cassien, quand il ébranchait l'arbre chu, et que Cassien, comme un enragé, attaquait le prochain tronc : « Que veut-on

tant courir ? Le jour de l'an arrivera tout aussi vite pour moi que pour toi. » Il avait d'atroces expressions qui font rire. S'il versait à boire, et que Cassien disait : « C'est trop » – Mourette répliquait : « Bois déjà ce que tu as en trop, comme cela tu n'auras plus affaire qu'à ton compte juste. » Une autre fois, Cassien disait : « Donne-moi le demi-verre – Mourette versait plein –. Je t'avais dit moitié. – Eh, répliquait Mourette, j'ai bien compris, mais j'ai voulu mettre la moitié d'en haut, et celle du bas est venue aussi. » Il disait encore une altération hideuse du mot que les mères ont pour les enfants ; elles disent aux petits qui se cognent, qui se brûlent, qui se coupent : « Tu n'y penses déjà plus au jour de te marier » – ce qui, dans nos patois fait un joli proverbe. Mourette, quand il vit Cassien soucieux, lui jeta plus d'une fois : « On s'en fout ! dans cinquante ans d'ici, on n'y sera quand même plus ! »

Cassien sans y prendre bien garde avait ramassé cette vermine de l'âme. Mourette n'était-il pas la seule compagnie qu'il pût avoir.

Encore était-il en défense. Car s'il s'était laissé faire, Mourette l'aurait façonné à sa mode. Mourette plus d'une fois lui avait proposé cette alliance de l'homme avec l'homme, dirigée contre la femme et, surtout, produit d'un esprit de supériorité supposée. « Nous autres », disait Mourette... Ce qui sous-entendait : Nous qui sommes les hommes, tandis qu'*elle* n'est que la femme...

« Les femmes ne peuvent pas comprendre... » disait Mourette.

Comprendre quoi ?

Comprendre, verbe absolu. D'ailleurs, s'il l'avait osé, il aurait dit aussi que Cassien ne *comprendait pas*. Si Mourette avait pu se retrouver avec ses compagnons naturels, il leur aurait certainement dit : « Mon zouave (ou mon pante, ou mon zigue, ou mon type, ou mon bizu ; on ne savait exactement de quel vocabulaire de clan Mourette devait faire usage), mon zouave, il ne comprend pas. *Il ne sait pas se la passer bonne* ; c'est un type qui complique. »

Si Cassien s'était laissé faire, s'il était devenu « un type qui comprend », c'en eût été fait de lui. Mourette avait caressé le projet de voir venir de vieux amis : *Le Chanoine* ou encore celui qu'on appelait *Merluce*. D'autres peut-être. Mais non. Cassien, *ne comprenant pas*, Mourette dut se contenter d'avoir ici la vie assurée.

Cassien n'aurait même pas pu dire que Mourette détestait le travail. Non. Ce n'était pas aussi précis. Mourette travaillait quand il fallait absolument qu'il travaillât. Mais le travail n'aurait jamais pour lui de sens secret. C'était un moment à passer, voilà tout.

Cassien *ne comprenant pas*, Mourette le craignit.

Aubainne, peut-être y fut pour une part. Les femmes, au rebours de ce que pensait Mourette, devinent habilement les secrets ressorts. Elle dut raconter à Mourette, comme ça, sans y mettre aucune malice (semble-t-il) de vieilles histoires. Comment Cassien, alors petit garçon, avait fabriqué une poudre, dont aujourd'hui encore le gros Sosthène, d'Issarbeylles, conservait les yeux faibles et vite rougis.

Mourette eut peur de Cassien, comme souvent dans les mas, toute une famille éprouve une sorte de crainte et se tient sur le qui-vive, à cause d'un simplet.

Mourette croyait Cassien un peu bestiounet. Ces êtres-là supportent bien des taquineries sans quitter leur humeur bonasse; mais tout d'un coup, ils vous fracassent la tête d'un coup de bûche, très finauds (tout simplets qu'ils sont), et qui partent d'un bon rire d'innocence. Quand les gendarmes viennent, ils disent: « Vous pouviez bien voir, comme chacun, que c'est un bestiounet; on l'a taquiné, il a voulu rire... » Et le mort garde pour lui sa tête cassée.

En montagne solitaire, les diverses morts qui vous guettent peuvent prendre cent visages, – et cent visages tous honnêtes.

Dans les mois qui suivirent l'installation Mourette se sentit tout doucement gagné par une peur qui lui serrait le ventre. Cassien ne parlait guère; Cassien conservait une humeur aussi égale qu'il le pouvait, Cassien travaillait dur et Mourette dut le suivre.

Autant qu'on en pouvait juger, Cassien ne commencerait pas. Cela dicta toute la conduite de Mourette. Cassien ne commencerait pas. Mais attaqué, il serait un ennemi redoutable. Mourette pensa: « Ou le *réussir* tout de suite, ou jamais; parce que, *manqué*, il ne me manquerait pas, lui. »

Ainsi pensa Mourette. Mourette, qui avait l'âme basse, mais qui n'avait pas l'étoffe d'un assassin. De surplus, il avait connu les gendarmes, et cet homme en gardait une obscure sagesse. Tous les chats

craignent les balais. Enfin, Mourette n'avait pas de motifs d'en vouloir mortellement à Cassien. (Aubainne ? allons donc !)

Chacun craignait l'autre. Cassien, sans pouvoir le dire ; Mourette, en connaissance de cause. Si l'arbre, un jour, versait mal (ou trop bien), si le tronc qu'on fait sauter vous éclatait dans le visage, si, en chasse, vous vous trouviez confondu avec la bête, derrière le buissonnage, si à la pente une pierre roulait sur vous qui montez second... quoi dire ? De surplus, Cassien avait l'avantage : il connaissait le pays. Si, un jour, tous deux se mettaient nus, pour sonder les gouffres d'une rivière, et remonter avec une truite entre les dents, et une truite dans chaque main, Cassien savait que tel « trou » a un remous qui vous plaque sous la roche en caverne, et... vous ne remontez jamais plus. En hiver, Cassien savait que certains passages sont dangereux. La neige, par grandes plaques, se tient plus haut que vous, mal soutenue. Un bruit, un cri, un son de voix, la voilà qui descend. Irait-il dire cela au compagnon ? Mieux valait se garder tout seul, et ne pas mériter un arrêt sans appel.

Mais ce jour-là, Cassien assis au bord du bois pesa le pour et le contre des partis les plus hasardés. Il y avait donc, premièrement, sa propre mort. Se pendre, ou se loger le canon du fusil sous le menton ?

Mauvaise idée ! Tant qu'à faire, pourquoi ne pas supprimer le voisin, de préférence ? D'autant qu'il haïssait fortement Mourette, sans bien se le dire.

Cassien pesa la question.

Mourette ne lui était pas précieux, certes. Mais de quelque manière qu'il envisageât le problème, il le sentit insoluble par nature. Ailleurs, dans d'autres circonstances, un Mourette pourrait disparaître de cent façons qui n'inquiéteraient quasi personne. Ici, au Mas, que Mourette avalât seulement un os de travers, et la justice entière clignerait d'un œil malin: « Nous ne sommes pas des dupes. Qu'on nous donne le corps. Nous voulons *tout* savoir. » Et si Mourette trois ou quatre jours plus tôt était tombé d'un arbre et qu'il eût des ecchymoses jaunes et bleues, il faudrait que l'arbre puisse parler, sinon ces meurtrissures deviendraient tout naturellement des coups donnés par Cassien. En toute circonstance, on demanderait compte à Cassien. Il savait les gens de justice bornés comme des gendarmes qui, ne sachant rien, savent tout !

Ce n'était pas sans raison que Mourette pouvait se montrer joyeux, sans soucis; qu'il mangeait de tout à plein ventre. Un jour, il avait eu la colique, peut-être suite d'un froid aux pieds; il avait regardé Aubainne, il avait regardé Cassien d'un petit œil rusé qui paraissait dire: « Ne jouez pas à m'empoisonner. » Et Cassien avait dû lui prêter une flanelle.

Ce n'était pas sans raison que Mourette faisait la course du bas, chaque mois. Bien sûr, il rapportait de tout, comme un bon commissionnaire. Mais aussi, on *l'avait vu*, en bas. Il s'était montré. « Vous voyez, je suis là, je me porte bien, on ne m'a pas détruit, là-haut. »

Cassien ne pouvait savoir à qui Mourette parlait en confidence. Que disait-il ? Contre quoi se prému-
nissait-il ? tout cela était sans réponse. Mais qu'un
jour, Mourette eût un malheur vrai, où Cassien n'au-
rait aucune part... et dix personnes se lèveraient,
dans Saint-Roman, dans Issarbeylles, dans les écarts.
Les dix, d'une seule voix, diraient : « Le défunt
Mourette *m'en avait parlé.* » Quoi répondre ?

Surtout que la justice – qui croit savoir et qui
aide souvent les filous – dirait : « Ces gens-là sont
des témoins moraux. Quant à cet homme, on sait ce
qu'il vaut. » (Ce qui veut dire : il ne vaut rien.)

Justement, Cassien pesait cela encore. Privé de
la société des hommes, privé de l'amitié des
hommes, il savait maintenant ce que vaut la société
humaine et ce que vaut l'amitié des hommes.

Mais ne l'avait-il pas toujours su ?

Quand, garçon de treize ou quatorze ans il avait
écouté les railleries des garnements de « l'autre feu »,
quand il avait fabriqué sa poudre... ne savait-il pas
déjà que tout groupement d'êtres humains repose
sur ce qu'il y a de plus simiesque dans l'homme ?
Que tout groupe d'humains est une compagnie de
vanité, de même orgueil, que chaque fois que trois
ou quatre bêtes parlantes se trouvent réunies, c'est
pour crier : nous sommes ce qui se fait de mieux.
Nous tenons la vérité. Nous sommes les aimés d'un
certain Dieu. Nous sommes les bénis d'une certaine
Providence. Nous sommes beaux, justes, forts,

intelligents, distingués. Et surtout, ce Dieu, cette Providence, ces bénédictions particulières ont ceci de magnifique : notre Dieu a compris que *nous* étions ce qui se fait de bien, et il est pour nous *contre* les autres ; notre Providence est non seulement Providence pour nous, ce qui serait bien, mais *fléau des autres*, ce qui est mieux. Le fait que nous sommes merveilleux et magnifiques *déconsidère* tous ceux qui ne sont pas nous.

Cassien n'avait-il pas dû apprendre, dans ces mêmes âges, qu'une fille se déjuge pour un morceau de lard ? Que le manège de la femme c'est commerce, volonté de tirer profit, grimaces intéressées, flatteries, mensonges (et pas même mensonges, car le mensonge suppose encore une volonté consciente).

La société ? toute société ? Cassien répondait : une réunion de malins et de dupes, bêtes à pleurer, qui s'arrogent le droit de fixer ce qui est *bien* et ce qui est *mal*.

Déjà, d'ailleurs, dans cette lointaine époque, Cassien avait dû voir qu'Aubainne – et il en était fier – ne jouait pas ce jeu imbécile. Qu'elle trichait la société. Qu'elle trichait brillamment. Tous deux, hors des règles du jeu, dès le départ, mais par des procédés si différents. Aubainne, frondeuse, contrebandière, et Cassien, hors-la-loi ; qui ne savait pas faire autrement que se mettre en travers de la vie. Mais qui certes, à chaque fois qu'il dut y réfléchir, *ne le regretta pas*.

Aujourd'hui encore, s'il était contraint de penser à lui-même, Cassien sentait, que si confuse

que pût être sa conduite au regard de la société (et qu'est-elle pour juger – en nombre ?) elle était fidèle à cet esprit intérieur. Qu'importe d'avoir tort aux yeux de tous ! « Trop d'hommes, pensait-il, vivent comme des écoliers imbéciles qui collectionnent “ le bon point ”. Trop d'adultes qui se croient hommes, et qui ne seront jamais, jamais rien autre que de malheureux imitateurs d'autrui, trop d'hommes ont de la barbe, et même grise, et mieux blanche, trop de femmes ont eu plusieurs fois le ventre plein d'enfant, et qui sont encore de mauvais adolescents, en proie à cette lâcheté imitative qui les fait se jeter sur un être faible ou simplement qui diffère ; trop d'êtres qui auront toujours craint Dieu, le gendarme et le rire d'autrui, et l'inconfort, n'ont pas un seul jour essayé de ressembler à ce qui lentement mourait au fond d'eux. »

Cassien n'essayait pas d'avoir raison. « Assez de gens ont raison », pensait-il. Cassien n'essayait pas de bien faire, trop de gens sont impeccables. Cassien vivait mal d'une vie toute rompue, toute reprise. Mais quand il se trouvait tout seul – bien loin de se sentir esseulé – il se tenait vivante compagnie ; il se connaissait ; il avait en lui un compagnon, et pas un inconnu poliment tenu à distance.

C'est aussi pourquoi, ce jour d'hui, il souriait avec mépris à certaines pensées humaines et sociales. Les gens d'en bas, les mas d'écart, les villages, la justice, tous pouvaient penser que lui se conduisait mal. Il le savait : certains mots sont des monuments de bêtise ; on avait dit, déjà : « Il a bien choisi son sort ». Pauvres gens, qui avaient vraiment

choisi, eux, leur contrefaçon de destin. On avait encore dit: « Cassien Lafarge, c'est un faible. Il s'amuse ».

En fallait-il de la force, pour ne pas quitter la partie!

Et quant à l'*amusement*, ah certes oui, c'en était un, qui consiste à vivre entre un homme qu'on voudrait bien voir mort, une femme qui a besoin d'appui, un enfant qui vient de naître, qui vous ressemble à vous, insolemment! comme dans les premiers cent jours d'un enfant se voient brutalement les ressemblances: un tout petit, c'est un vieillard, pas de dents, pas de cheveux ou guère, mais les vrais traits de famille, l'oreille, le front, les orbites, la disposition des masses.

Drôle d'amusement qu'un petit à soi qui s'appelle d'un autre nom. Et par là-dessus un reste de bêtise sociale qui parle en vous le langage d'imbécile sagesse des commères: « Que voulez-vous, il ne fallait pas en venir là! »

Comme si ceux qui veulent la vraie vie pouvaient la diriger.

Cassien n'était pas venu jusque-là sans connaître un peu la vie. La fausse vie. Celle, justement, que la Société exige de vous, si vous voulez qu'elle vous donne « des bons points ».

Il savait cela aussi: la Société ne demande pas à un homme de ne pas voler; elle lui demande d'y mettre les formes.

Quand Alméras, Chiron, ces marchands usuriers profitaient de ce que la maladie ou la mort étaient entrées dans une maison pour commencer leur maudit manège, qui finit par une vente forcée, et où l'écu prêté vous rapporte un beau matin un louis, en jetant à la rue l'orphelin et la veuve, la Société saluait Alméras, saluait Chiron, saluait l'huissier, saluait tout le monde, sauf l'orphelin et la veuve.

La Société ne demande pas à l'homme de vivre honnêtement avec sa femme; certes non; elle lui demande d'être argenté. M. Lavergère de Pourveyrolle avait des mines, une épouse légitime, deux jeunes filles, et M. Lavergère allait à Paris trois ou quatre fois l'an; il y demeurait de quinze jours au mois chez une maîtresse qu'il avait. Ce qui ne l'empêchait pas de communier souvent, de donner aux quêtes... mais il avait des mines!

Le général Pourreau, à Montmeyrac, un vieux en retraite, avait sa femme vivante, et cependant quelques histoires de temps à autre, à propos de très jeunes filles... mais il était le général Pourreau.

Un commis du notaire Vignal, qui pinçait les bonnes, avait été congédié; l'argent, dans ces temples que sont les études de notaire, demandait des prêtres vertueux.

Une certaine dame, dans un château du Bas-Pays, engageait des serviteurs moins pour leur travail que pour leur prestance de beaux hommes; elle les gardait le temps de sa fantaisie, et personne n'eût osé dire qu'elle était putain, parce qu'un si grand mot ne va pas à une si grande dame.

Un monsieur qui gérait la bourse des pauvres, à Lourmes, s'était un beau jour trouvé accusé de dilapider les fonds de cette riche bourse. Il avait une si belle fortune, il s'était payé un si grand avocat, il connaissait tant de beau monde que ce procès l'avait couvert de gloire: celui qui l'accusait *n'était qu'un républicain*: le déficit de la bourse des pauvres ne fut pas expliqué; mais à quelque temps de là, le monsieur fut décoré pour son loyalisme envers le gouvernement. Un grand voleur est toujours honnête.

Cassien repassait toutes ces histoires dans son cœur. Et bien d'autres encore. « Tu ne commettras pas d'adultère. – Tu ne déroberas point. » Belles formules, certes, mais qui conviennent surtout aux bestiounets.

La Société, Cassien le savait maintenant d'expérience, la Société connaît d'autres lois: vole, mais vole, grandement. Commet adultère, mais richement. Tue, mais pas un homme à la fois; tue ton compatriote qui a faim, qui s'est soulevé, qui occupe la rue, qui demande simplement d'être payé dans son métier; tire sur les ouvriers de Lyon, sur les mineurs du Nord, tire sur les coltineurs du port de Marseille, et tue beaucoup de braves gens; si tu avais trois étoiles, tu en auras cinq. Le gouvernement te remerciera, tu as fait bien des veuves dans le faubourg et des orphelins en masse.

Cassien pensait à tout cela depuis des jours, et ce matin, cette aigreur débordait en lui. Parce que, tout simplement, *son* petitoû, Mourette était descendu à Saint-Roman le faire inscrire sous le nom de Mourette. Peut-être qu'à Saint-Roman on forcerait l'ancien colporteur à remonter à Issarbeylles, lui disant que la

loi c'est la loi ; qu'il était régulièrement domicilié au Mas-Méjac, territoire d'Issarbeylles, ce que, partant, son petit devait figurer au registre d'Issarbeylles.

La loi ? Pauvreté ! Cette loi qui est la loi. La loi bornée et butée. Cette loi qui sanctionne le pire des vols, ce vol d'enfant.

Cassien désormais était mis en face de ce qu'il n'avait jamais prévu. Un enfant qu'il croyait de lui, qui paraissait devoir lui ressembler, un enfant Lafarge devait à cette heure-là être inscrit régulièrement, soit à Saint-Roman, soit, bien plus probablement, à Issarbeylles sous un nom autre que Lafarge.

Et dans ce même registre on trouvait, quelques pages plus haut, Cassien Lafarge, et plus haut Donat Lafarge, proche l'aîné Narcisse, et plus haut le père Amédée, puis l'oncle Victor, puis le grand-père Narcisse, puis enfin cet Aristide Lafarge, le jacobin, celui qui voyait ses ennemis disparaître. Comment tous ceux-là ne se retournaient-ils pas dans la terre ? On leur prenait ce qui est peut-être la seule éternité de l'homme : le nom, la race.

Jamais mieux que ce jour-là il n'avait senti les vraies lois. Car il existe de vraies lois, d'honnêtes lois, qui ne sont point sociales, qui ne furent pas faites pour les commères, mais avant les commères.

Ce sont les lois profondes ; celles qui avaient présidé à l'édification des longues murettes qui soutenaient les terres de culture. Celles qui avaient dicté la prévoyance de boiser d'un côté, quand la hache était maniée de l'autre côté. Celles qui avaient exigé impérieusement que les cultures ne fussent pas faites aux dépens des pâtures.

De bonnes vieilles lois qui disaient : « Œil pour œil, dent pour dent ». De bonnes vieilles lois qui disaient : « Le meilleur ami ne vaut rien – Un ennemi est ma certitude – Tu n’as pas de semblable – Souviens-toi d’être fort, parce que si tu devenais faible, tu provoquerais ton malheur – Ne compte sur aucune saison bonne. Ne crois pas aux récoltes, même engrangées ; seul, le morceau que tu as dans le ventre est vraiment tien, comme seul l’homme mort ne te nuira plus ».

Cassien vivait parmi ces axiomes une vie beaucoup plus pure que dans la Société. Il ne demandait pas à la bête d’être son amie. Il ne contemplait pas la nature avec un cœur de poésie. Non. Il regardait l’oiseau qui volette d’une branche à l’autre selon son humeur du moment. Quelquefois, cet oiseau l’amusait, quand il avait l’âme lourde ; et quelquefois tout simplement il pensait à cette bestiole : je mettrai des glus ; je mangerai ces oiseaux en brochette, ou en tartine, ou dans une mince feuille de pâte.

Cassien regardait les horizons lointains et pensait : « Je n’aperçois d’ici pas une seule toiture, pas un seul couvert proche... quelle chance ! Ou encore : le temps va tourner, nous aurons de l’eau. »

Et cependant, souventes fois, il était presque heureux, physiquement heureux, bien en accord avec l’heure qui passe, avec le temps qu’il fait, avec le lieu, avec l’air, avec la lumière. Qu’aurait-il eu besoin d’un autre humain ?

C’est pourquoi il détestait Mourette. C’est pourquoi aussi, déjà bien avant la naissance du petit, il avait souvent fui Aubainne.

— Où travailleras-tu ?

— Dans la combe du Biou.

Elle descendait à la combe du Biou, écoutait, cherchait, hélait... rien ! Cassien prenait la peine de laisser là, bien à la vue de qui cherche, sa veste, sa grande cognée, un resset... Pour lui, marcheur infatigable, qu'était cette double course qu'il s'imposait (car il reviendrait prendre outils et veste)... Pendant qu'Aubainne l'attendait là, tranquillement, et tout ailleurs, il fossoyait dans les terres du haut.

Sa vie vraie, c'était cela : sauvegarder la vie elle-même.

Il travaillait comme deux. Puis il levait la tête ; dans ce moment-là, tout lui était joie : la couleur du bois-taillis, la couleur de la motte, sous son pied, l'odeur de champignon, de cannelle et de noix qui monte d'un labour. La note d'un oiseau, l'impatience du pic qui tape cinq ou six coups rapides contre le tronc véreux et s'en va voir, vite, de l'autre côté ; les petits bergers disent : « Pour voir s'il a déjà fait le trou jusqu'outre ».

Quoi que fît Cassien, quand il avait le bonheur d'être seul, il se sentait heureux. Quand il bûchonnait sans Mourette, il y prenait plaisir. Aux premiers coups de hache monte une odeur amère d'écorce froissée ; et puis le bois qui n'avait jamais vu la lumière se met à sentir la source ; et pendant ce temps, du fond de soi monte l'odeur de la peau échauffée, qui sort de sous le menton.

La vie ne se raconte pas. La vie ne s'étreint pas. La vie est là, le ciel au-dessus de vous, la montagne autour, que faut-il plus ?

Cassien en avait parfois la gorge serrée : comment nos yeux pourraient-ils être un jour rassasiés de lumière ?

Comment ferons-nous pour mourir ?

Qui parle de s'ennuyer ?

Pourvu qu'il fût seul, Cassien accueillait tout avec joie. Pluie ? eh pourquoi non ? Parti par temps bas, Cassien regardait ce petit coup de vent froid qui trousse les branches, un peu plus haut que les buissons. Le petit tambour commençait, tout doux sur les feuillages ; et bientôt passaient des écharpes de brume qui traînent sur le sol, puis des toiles de pluie pressées qui effacent durant un instant le pays, devant vous.

Que le temps fût au beau, Cassien l'accueillait avec la même indéfectible joie. Deux jours jamais ne se ressembleront. Tout, en chaque matin est neuf. Par beau temps, la moindre paille d'herbe frémit à des souffles d'un vent qui promène plus bas que vos genoux. Par beau temps, un mince voile bleu flotte autour des montagnes lointaines, il n'y a pas de ciel, au-dessus de vous, mais seulement une absence de ciel.

Et puis encore, Cassien se souvenait de tous ces entre-temps, qui ne sont ni le beau ni la pluie, qui sont la richesse du monde changeant. Qui permettent, à chaque fois que vous levez la tête, de voir devant vous une autre lumière que celle du moment précédent qui vous demeurait en mémoire. Souvent le soleil semble aller de nuage en nuage, par une sorte de jeu : alors ces roches, devant vous, un coup vous apparaissent proches à les toucher, comme par

temps d'orage – puis effacées, grises, ternes, des souvenirs de roche – puis éclairées non plus en jaune, comme la première fois, mais en rose. C'est le jeu du soleil et des nuages ; c'est le jeu de l'heure qui tourne.

Et toujours, tous les soirs étaient pour Cassien au Mas-Méjac des soirs poignants. Quelque temps qu'il fit, Cassien *regrettait* cette journée à jamais révolue.

Un homme ne saurait être entièrement malheureux, qui sent si fortement la vie.

Cassien aimait ce moment du premier matin, où il avait devant lui une journée. Ce moment où il n'avait pas encore *choisi* ce qu'il allait devoir faire. Dans un domaine aussi délaissé, tout était à faire, tout était comme nouveau, et tout demandait d'être rapidement mis en chantier. Ce n'était pas encore ce temps de la routine que Cassien avait quelquefois détesté, chez son père.

Il savait bien qu'un jour viendrait où il serait tout heureux que le travail fût désormais ordonné. Tout son œuvre de ces mois proches, et de ces mois encore à venir tendrait à mettre en route cet ordre, qui, dans la suite, tournerait en rond, comme l'année elle-même.

Mais Cassien, sachant que cet ordre se ferait, que cette routine viendrait, qu'une paix lui serait donnée, ne se pressait pas de souhaiter ce temps-là.

Ce qu'il aimait par-dessus tout, c'était la demi-heure où paysan à demi sauvage, à demi braconnier, il rôdait autour du Mas, les pieds dans les sabots, les brailles justes passées, le gilet mal boutonné.

Que sera le jour? Que sera le temps? D'où vient le vent? Est-il bien étoffé? Non. Un petit vent de traverse annoncerait la pluie rageuse; mais à qui sait lire le ciel est dit que là-haut, c'est la bise qui tient.

L'homme qui se lève matin naît chaque jour. Et chaque jour l'attend un monde vierge, inexploré. Que faisais-je, hier? C'est le travail qui coud l'une à l'autre des journées individualistes; sans quoi un jour de chasse suivrait un jour de fainéantise et précéderait un jour de ripaille. Tandis qu'hier et le jour d'aujourd'hui se tiennent l'un l'autre, par ce champ que tu ouvris, hier, et que tu herses aujourd'hui.

Maintenant, ces grandes joies du matin, Cassien les regrettait âprement. Il devait ruser pour les obtenir encore. Quoi qu'il fût, d'ailleurs, le seul fait d'avoir à penser à Mourette, juste au réveil, c'était déjà plus qu'il n'en fallait pour gâter la joie possible.

Cassien tentait bien d'ouvrir sa porte sans un grincement; même il marchait sur la chaussette, portant les *esclops* à la main jusqu'à ce qu'il fût bien hors de la cour. Même si la porte de la cour non plus ne faisait pas un bruit, Cassien ne pouvait pas être heureux. Il marcherait sur le feutre d'herbe, autour de son gîte, l'oreille malheureusement occupée, l'esprit en sentinelle, l'œil inquiet... Quand il serait si bon de s'abandonner. De baigner dans l'air du matin.

Sacré Mourette!

D'où allait-il surgir? De quel angle du Mas. Disant: Salut! Disant: je t'ai vu (on s'en avisait bien, on s'en avisait trop, hélas, qu'il vous avait aperçu, celui-là!).

Mourette se planterait sur ce bon doux feutre d'herbe, fait d'herbasse, de mousse, de cette terre de bruyère qui est comme de la cendre de bouleau, Mourette se carrerait, Mourette imiterait l'attention de bête heureuse, l'attention d'enfant de la vieille terre (qui est presque de l'inattention, et qui ne peut s'imiter) qui était la respiration de Cassien tout entier, et Mourette dirait, naïf, stupide, vaniteux (humain donc!) « Nous aurons de la pluie, hein, c'est le vent de traverse? »

Comment lui dire, à celui-là: « Non! là-haut tient la bise. »

Cassien n'était pas sûr s'il l'aurait même dit à un petit bien à lui.

Cassien aurait espéré que son petit se ferait tout seul, qu'il devinerait tout seul les vrais secrets du monde. Cassien aurait aimé qu'un petit à lui dît sans se tromper la seconde partie de la phrase, la seule qui comptait: « ... Mais la bise tient! » Ce qui, par un prodigieux raccourci de langage, indique tout le raisonnement fait pour en arriver là.

Ce sont des choses qui peuvent être le couronnement de la vie. Ce ne sont pas des choses que l'on veuille apprendre aux autres. Que ce Mourette se débrouille! Mais aussi pourquoi ne demeurerait-il pas une heure de plus au fond de son lit. À nous foutre la paix!

Pourquoi faut-il qu'existent des Mourette ? Pourquoi faut-il qu'existent des Aubainne ? Cassien pensait : « Si j'avais été le Bondieu, quand j'aurais eu fini de faire le monde, je n'y aurais, de sûr, mis personne ! »

Non, pas même à son petit, Cassien n'eût confié les secrets de la joie. Que chacun apprenne ! Que chacun découvre la lumière, l'air, la terre ; que chacun en vienne un jour à cette transparence vertigineuse qui, semble-t-il, va vous arrêter le cœur. Cassien se souvenait d'avoir nagé, une fois ou deux, dans l'écluse du Mericier à Bellecombe, avec le garçon du moulin ; dans cette grande écluse-là poussaient des herbes, montant du fond ; le nageur les frôlait. Cassien avait alors éprouvé cette sensation d'étrangeté : nager par-dessus ces herbes aquatiques ressemblait tout à fait aux souvenirs de vol que nous laissent certains de nos rêves. Cassien, durant une seconde, avait perdu la brasse et le souffle : porté par l'eau, il était ce dormeur qui fait l'oiseau. Cela vous barbouille le cœur comme de voir une profonde entaille que vous venez de vous faire, en travaillant ; un temps s'écoule avant que la blessure fasse mal ; mais la gêne est tout immédiate.

Ces sensations qui se tiennent au bord extrême de notre vie, Cassien les retrouvait – heureuses cette fois – quand il éprouvait cette transparence de l'être qui ne fait plus obstacle à la vie universelle. Et c'est aussi pourquoi tout humain qui se profilait alors dans le champ de cette vision pure était presque un ennemi.

Qui pourrait nous comprendre, quand nous avons dû nous quitter nous-mêmes ?

Cassien ne savait pas dire cela. Mais il savait l'éprouver. Il goûtait, à s'oublier, le vrai repos. Il ne savait plus très bien si quoi que ce fût le séparait encore de cette molle brise du matin ? S'il était plus ou moins ajouré qu'une toile d'araigne qu'il regardait, toute lourde de rosée, et si légère cependant ; il était à peine moins mobile que la feuille tremblante, et la joie qui lui montait alors le grisait mieux qu'un vin nouveau. Ce monde de l'immédiat où rien ne se passait qui fût d'importance était cependant le vrai monde, et ce qui s'appelle en langage d'humain – rien – dans ce vrai monde, revêtait une importance qu'aucune cabriole humaine, qu'aucun incendie, qu'aucune guerre, ne pourraient jamais avoir.

Et cela, Cassien le pensait ! Savait le penser. Les gens s'agitent, se battent, se volent, se mentent, grimacent de cent manières. Après quoi, ils entrent dans l'ombre, le général avec le soldat, la putain et la mère de famille, la religieuse et l'actrice, l'enfant parfois avant le père, et le riche n'est pas encore froidi qu'il a besoin d'une mentonnière tout comme un mendiant.

Pourquoi tant souffrir ?

Ça, c'était le problème ! Cassien pensait : « Les gens vous parlent comme s'ils savaient exactement ce que veut dire la vie. » Comme s'ils ne pensaient qu'une pensée, n'avaient qu'une seule idée... Les gens, à les entendre, « ont de la suite ». C'est leur mot. C'est ce qu'ils admirent. Ils disent d'un homme borné, qui a volé toute sa vie durant : c'est un homme *suivi* ! Cassien était d'autant plus sensible à ce mot que tous lui reprochaient d'être

« changeant » ou encore « hésitant ». « Tu ne sais pas ce que tu te veux » disait Aubainne. Et cependant s'était-il assez montré, assez découvert (au sens militaire), assez dépouillé de secret, devant cette femme ? Beau résultat. « Tu ne sais pas ce que tu te veux. » Non ? mais s'il en était ainsi, qui, au monde, le saurait ?

C'était à désespérer de tout, justement !

Sauf de cette nature, dans quoi d'ailleurs Cassien trouvait de plus en plus tout ce qui valait encore la peine de vivre.

Lui, Cassien ne sachant pas ce qu'il se voulait ? Alors que faisaient les autres ? Les malins, ceux qui échangeaient leurs jours humains contre des écus, qu'ils n'emporteraient pas. Combien de noms montaient aux lèvres de Cassien, combien de noms disant chaque, une manière parfaite de manquer la vie ? Alméras, Chiron, qui vivent dans la chicane, l'usure (vous prêtez de l'argent et cet argent vous revient multiplié) ; quel sage, quel saint vengeur a donné ce nom *d'usure* à cette triste besogne ? car en effet, par une facétie du destin, toute l'usure est pour qui pratique l'usure ; (l'usurier arrive au bout de la vie complètement usé). Cabrière ou Narcisse le frère de Cassien, ou Sabonadier, ou Mourier, ou Fabre, ou cent bonshommes qui avaient un jour épousé une femme qui, dès le lendemain de noce, avait grincé de tout son fiel, de jour et de nuit. Combien de gaillards qui n'auront pas eu de vie, à cause de leur femme ? Qui boivent un peu de trop, pour se consoler. Combien de femmes braves, qui d'année en année ont fait le nouvel enfant sans y manquer, ayant

le gros ventre pendant qu'elles nourrissent le précédent petitoû, et à trente ans, elles sont vieilles, traînées, les dents perdues par les grossesses, envahies de boursouffure, et regardant la vie comme de pauvres vaches moitié malades ? Ceux qui n'aiment pas les écus, c'est la terre qu'ils aiment. Ils sont comme Bonnet, le plus vieux de Saint-Roman, qui achète encore, à nonante-deux ans, mais qui a chassé de chez lui ses fils, ses petits-fils, tout le monde, de peur d'avoir à partager. Bonnet qui possède on ne sait plus dire combien, et qui mange des châtaignes même quand elles sont devenues véreuses, des pommes de terre noires, qu'il n'a pas pu vendre, et ainsi, toujours, comme aucun de nos mendiants ne mangerait.

« Tu ne sais pas ce que tu te veux. »

« Eh ! justement, pensait Cassien, je sais ce que je veux. »

Je veux qu'il n'en soit pas pour moi comme de toutes ces vies manquées. Je veux que ma vie à moi soit une vie. Je ne crois pas en avoir jamais une autre, quoi qu'on nous dise ! Alors : ni l'argent, ni les terres, ni un collier, ni une bride. Je veux arriver vieux en ayant serré le vent de tout près. Ayant rendu ce que je pouvais rendre. Ayant *compris*...

Voilà le mot qui avait si fort étonné Aubainne. « *Compris quoi ?* » lui avait-elle dit, une fois qu'il s'était avoué aussi profondément.

Il avait haussé les épaules, saisi de gêne. Depuis là aussi ils se parlaient moins.

Cassien, d'ailleurs avait peur d'avoir déjà trop bien *compris* certains aspects de la vie. Aubainne lui

devenait malheureusement de plus en plus intelligible. Et ce n'était pas exactement ce qui pouvait le rendre gai.

Il pensait : « Les gens vous reprochent de n'être pas "suivi" sitôt que vous n'êtes pas "suivi" à leur bénéfice. » D'ailleurs, quand il disait : « Les gens », il fallait toujours comprendre qu'il parlait très exactement *d'une* personne. « Les gens sont d'étranges voyous » cela voulait dire : « Mourette est un étrange voyou. »

De même, Aubainne maintenant lui donnait à penser tristement. Non qu'il fût irrité. Et cela encore, Aubainne et d'autres le lui avaient déjà reproché, comme une inconséquence : Cassien qui pouvait se fâcher à tout risque, pour des riens (ou ce qui paraît être des riens, vu du dehors), Cassien prenait en patience ce qui paraît grave aux humains.

Autrefois, il avait vu rouge, à propos d'Aubainne, quand Aubainne croyait seulement agir avec légèreté ; de petits mensonges avaient bouleversé Cassien : Aubainne pensait : « Tant d'histoires pour de petits mensonges ! » Cassien hurlait comme un brûlé parce qu'il pensait : « Mentir à de si minces sujets n'est pas digne d'elle ». Tandis que, le soir lointain, où il l'avait devinée dans la paillère du Mercier, il avait tout au contraire pensé contre lui : « C'était son droit ». Quand il avait dû accepter la situation qui durait encore, il avait pensé : « Chacun fait comme il peut ! »

Il y avait dans Cassien *une compréhension*, justement, qui était bien proche du mépris. Il laissait aller. Cela ne le concernait pas. Cela ne le concernait

d'ailleurs presque jamais. Tout cela était-il sa vie? Non. – Alors pourquoi perdre une vie précieuse à disputer sur les gestes humains?

Cassien souffrait, mais Cassien ne pouvait s'empêcher d'être amusé. C'était cela, le terrible pouvoir de Cassien, ce Cassien, qui, disait-on, ne savait pas ce qu'il se voulait. Lui qui se faisait si mal, avec ce qui lui paraissait être le grave de la vie, comment l'atteindre? Un mot d'homme croyait le résumer. Certains, dans Issarbeylles disaient: *il n'est pas sérieux!*

Aubainne commençait à le croire. Simplement parce qu'il lui échappait de plus en plus.

Du jour où Cassien put se convaincre que, pour Aubainne, le monde mystérieux, le monde sacré que chacun pourrait porter au fond de soi, était maintenant évanoui (avec ce temps dangereux et sincère de la prime jeunesse), remplacé par un monde d'à-peu-près, de mangeailles, – et maintenant de sécurité pour ce berceau – de ce jour-là, Cassien pensa, sans aigreur: «C'est bien naturel!»

Il ne reprocha pas à Aubainne de se mettre à ressembler en chaque jour davantage à toutes ces femmes qu'il connaissait bien. Qui vivent leur vie active dans les mas, qui mentent et trichent un peu sur tout, par pur vice de femme. Qui ont une existence visible, celle de fermière, et une existence invisible, celle qu'elles ont réussi à dérober, comme fait un gui, comme fait un lierre. Qui ont une vie très dure, sacrifiée à des travaux et à des enfants, mais qui en contrepartie ont pris des malices de prisonnière.

Toutes les vieilles vous regardent avec d'immobiles et sagaces yeux de lézard ou de *serpe*. Vous sentez que, depuis des ans et des ans, elles se tiennent tapies à l'entrée de leur gîte ; mais qu'une occasion se présente, elles ne la manquent pas !

Qu'est-ce ? C'est peut-être le fichu qu'elles achètent au colporteur (quoique, aussitôt mères, elles perdent toute coquetterie). Ce peut être cela, que Cassien avait entendu raconter plusieurs fois : une femme passe toute sa vie dans un mas ; elle a eu trois ou six droles. Son vieux ne lui donna guère souvent rien. Et quand elle est morte, vous découvrez dans une incroyable cachette cinquante ou cent louis. Gagnés comment ? Amassés comment ? Liard à liard, sous de bronze et pièces à trous des colonies... il en faut pour un écu. Puis d'écus, pour faire le disque d'or. C'est là, dans une vieille boîte à sucre, c'est une véritable *masse* de galérien. Que pensait-elle en faire, la vieille ? – RIEN ! – Mais elle voulait savoir qu'elle n'était pas sans un sou, c'est-à-dire pas sans *pouvoir*. Ce qu'elle a voulu, la vieille, c'est ne pas se sentir condamnée sans appel. Ce qu'elle a voulu, la vieille, c'est pouvoir rêver ce rêve malicieux, ce rêve satanique, mais aussi ce rêve féérique de faire CHANGER le destin. C'est le rêve des petites filles. C'est le rêve des contes de fées : « *Elle se mit à cracher une perle et un diamant, à chaque parole qu'elle disait – Le Prince Charmant éveilla tout le Pays.* » Passé un âge, les femmes recommencent à croire au Prince Charmant ; le baiser qu'il donne, elles s'en foutent, mais elles savent ce qu'il faut savoir : le Prince Charmant, c'est l'or. Tout le reste, que ce soit l'homme,

que ce soit le Ciel, elles en sourient. Le Prince Charmant, c'est l'or. La seule féerie.

Elles pensent. Car elles pensent beaucoup, une fois que les enfants grandissent et qu'elles les ont dressés à les soulager un peu du travail. Elles pensent à leur mari : « En voilà un qui serait bien étonné s'il... » S'il quoi ?

Dans les rêves, tout est permis. Ce sont rêves de vieilles, donc uniquement des rêves de puissance ; « ... S'il savait (donc, ne sachant pas, c'est un pauvre imbécile) ; ... s'il ne me voyait plus, un beau matin (mais ce rêve-là ne va guère loin ; ces pauvres orgueilleuses sont comme des oiseaux de cage : une fois la porte ouverte, où iraient-elles?)... si je m'achetais... (ici, le champ est immense) ; mais ces femmes savent bien que l'achat les priverait désormais du JEU ; elles auraient ceci, ou cela ; ce serait fini du reste ; en n'achetant rien, elles ont tout. »

Quelquefois, elles passent à un commencement d'exécution. C'est lorsqu'elles ont (et presque toujours, c'est un gars qu'elles favorisent, sauf les maudites, qui ont une fois pour toutes décidé de combattre le mâle jusqu'à leur dernier souffle), c'est lorsqu'un petit qu'elles ont a une malice qui leur plaît. Tient tête au père. Ne s'entend pas avec la famille. Alors cet instinct de galérien en révolte leur fait sortir mystérieusement un ou deux louis. « Maman, ah si j'avais cette broche... » dit la fille préférée, à propos de qui le père, au contraire, hurle : « Je la materai, celle-là ! » Et la vieille, émerveillée de pouvoir embêter, achète la broche. – C'est un petit, faraud, sournois, qui boude au travail, mais

qui aime les fêtes. Il est triste. S'il avoue (et, bien questionné, l'homme-encore-enfant avoue toujours, ne demande qu'à se faire comprendre), la vieille apprend que son préféré, désire de toute son âme... une casquette blanche ; ou des souliers vernis ; ou une ceinture de cuir et de soie ! parce que celui-ci ou celui-là, à la dernière fête, éblouissait les petites folles, avec ceci ou cela... Et hardi ! la vieille paye la casquette blanche, les vernis, la ceinture, tout le harnachement ! Pour la joie du pouvoir. Pour la joie du triomphe obtenu à travers cet enfant. Pour la joie de faire écumer le vieux qui se demande et demande à l'âtre, en grommelant : « Où ce bon à rien a encore trouvé des argents. »

Les vieilles embrassent les tout petits. Mais peut-être, si tout pouvait paraître au jour, on apprendrait que les vieilles font au-dessus des berceaux des vœux, comme en fait la mauvaise fée, dans les contes, celle qui ne fut pas invitée. Que disent-elles, en leur cœur de bandit ? Souhais bizarres, mais toujours souhaits de révolte. Si l'enfant est fille : « Ne sois pas crédule, toi qui viens (comme si ces vieilles étaient demeurées crédules longtemps !). N'écoute pas les hommes. » Et si le petit est garçon, voici l'inconséquence : « Fais-les valser, les malheureuses folles ; amuse-toi, petit, jette l'argent. La vie est courte ! »

Car ces vieilles pensent toutes que la vie fut trop courte. Toutes voudraient avoir fait ce qu'elles n'ont pas fait. Toutes disent : « Si j'avais su » !

C'est leur poésie, d'ailleurs ; car elles n'auraient pas autrement passé leur vie. Elles croient

qu'ailleurs c'était des fêtes chaque soir, et qu'il y avait deux dimanches dans la semaine. Elles croient qu'au pays des grandes villes, c'est bal chaque soir, et que l'argent tombe comme pluie. Elles croient qu'en ville, c'est tout messieurs en habit des dimanches, jolis, gais, de l'aube à la nuit. Quelque part dans le monde se donnait une fête perpétuelle, voilà ce qu'elles croient. C'est pourquoi elles disent aux nourrissons: «Soyez plus malins que nous.»

Cassien voyait bien qu'Aubainne tirait désormais dans cette direction. Ce qu'elle aurait dû apprendre ne lui était de rien. Si elle n'avait pas découvert cette légendaire fête, c'est seulement qu'elle n'avait pas été jusqu'à la bonne ville. Un instant, quand Mourette avait proposé les ports, Aubainne avait éprouvé une peur bien réelle.

Mais aujourd'hui, oubliant dans quelles conditions horribles elle aurait fait connaissance avec la vie des ports, peut-être croyait-elle, sincèrement, que sa chance eût été là-bas, dans ce là-bas féérique. «Les hommes d'ici sont si bêtes!» Elle ne cachait déjà plus cette pensée retrouvée. Peut-être que là-bas, le jour même où elle serait arrivée, – et sans qu'elle eût à racoler un seul client de quarante sous – quelque prince descendu d'un navire l'aurait déliivrée de toute cette existence commune?

À regarder les grottes de braise, dans l'âtre, Aubainne redevenait forte de certaines certitudes. Il

existe des hommes-princes. On les regarde, ils vous regardent, et la vie est merveilleuse : « Voulez-vous monter dans mon navire, belle dame (ils vous appellent belle dame). Nous mettrons à la voile aussitôt. » – Plus de Cassien, plus de Mourette.

— Pour la vie qu'il me fait mener là, celui-là ! avait-elle déjà murmuré !

Et maintenant, Cassien le savait, elle commençait à lui en vouloir sérieusement, depuis que le petit était né. Dans un des rares moments où ils avaient pu causer seuls, depuis trois semaines, elle l'avait saisi au coude :

— Je ne veux pas que ce petit s'appelle Mourette, tu entends !

Il avait répondu que rien ne pouvait changer cela.

— Trouve quelque chose !

Il avait traduit cela si clairement qu'il avait répondu :

— Quand bien même Mourette périrait, le petit s'appellerait Mourette.

Aubainne s'était fâchée :

— Je ne te demande pas de me faire la leçon, je te demande de trouver quelque chose...

Il avait haussé les épaules, ouvert les mains. Ce qui voulait dire : rien. Il n'existe rien.

Alors Aubainne lui avait dit, de ce ton qu'elle commençait à avoir quelquefois, un ton rauque de femme qui traîne dans les faubourgs :

— Ce que tu peux être veule, toi ! tu seras bien toujours le même lâche.